

# LE NORD-TOGO DANS LE CIRCUIT DE LA TRAITE NEGRIERE : LES ESCLAVES LAMA, NAWDEBA ET BIYOBE ONT-ILS ATTEINT LA CÔTE ?

Aboubakar TANAI,

Université de Lomé  
tanaibou@yahoo.fr

## Résumé

*L'esclavage tel qu'il était pratiqué en pays lama, nawda et biyobè dans la nuit des temps, va connaître un tournant décisif avec l'avènement de la traite négrière Atlantique qui jeta les populations qui y vivaient sur la route de l'esclave (XVII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle). Aux acteurs locaux de ce trafic, s'identifient d'abord les traîtres et les complices de certaines familles mais aussi les "Sémassi", véritables cavaliers-razziéurs d'esclaves dans cette région. Les captifs issus de guerres et de razzias étaient essentiellement vendus comme esclaves sur les principaux marchés puis acheminés vers la côte suivant trois voies principales.*

*Cet épisode à peine clos, la colonisation, à travers le déplacement des populations de la région septentrionale vers le Centre et le Sud de la colonie du Togo, dans le cadre de sa mise en valeur, va relancer ces peuples sur l'ancienne route de l'esclave, toujours en direction de la côte Atlantique. Cet article cherche à retracer les péripéties que les captifs de cette région traversaient avant d'arriver à la côte.*

**Mots-clés :** *esclavage, traite négrière, intermédiaire local, route de l'esclave, colonisation européenne.*

## Abstract

*Slavery as it was practiced in Lama, Nawda and Biyobè countries in the dawn of time, will experience a decisive turning point with the advent of the Atlantic slave trade which threw the populations who lived there on the slave route (17<sup>th</sup> –early 19<sup>th</sup> century). The local actors of this trafficking identify first of all the traitors and accomplices of certain families, but also the "Sémassi" real rider-raiders of slaves in this region. Captives resulting from wars and raids were mainly sold as slaves in the main markets and then transported to the coast along three main routes.*

*This barely ended episode, colonization, through this displacement of populations from the northern region to the Center and the south of the colony of Togo, as part of its development, will revive these peoples on the old slave route, still in the direction of the Atlantic coast. This article seeks to retrace the vicissitudes that the captives of this region went through before reaching the coast.*

**Keywords:** *slavery, slave trade, local intermediary, slave route, European colonization.*

## Introduction

Comme dans l'Antiquité grecque, romaine et égyptienne, l'esclavage a toujours existé sous plusieurs formes aux pays lama<sup>1</sup>, nawda<sup>2</sup> et biyobè. Cependant, il faut faire une différence entre la traite négrière transatlantique et l'échange d'esclaves interafricain qui était pratiqué dans presque tout le golfe de Guinée, comme sur la Côte des esclaves<sup>3</sup>. L'esclavage domestique africain n'avait donc rien à voir avec celui que les Européens ont pratiqué en Amérique. Dans cette optique, précisions que toutes les personnes aisées du littoral, à Petit Popo<sup>4</sup>, Porto Seguro<sup>5</sup>, Bè-Togo<sup>6</sup>, etc. ainsi que certaines grandes familles du pays kotokoli<sup>7</sup> possédaient leurs esclaves tous achetés auprès des tribus de l'intérieur.

Il serait utopique de vouloir donner une période précise qui correspondrait au début de ce phénomène aux pays lama, nawda et biyobè. L'on peut tout simplement se ranger dans la version selon laquelle cette pratique aurait commencé depuis des temps immémoriaux marqués par des périodes de disettes et d'insécurité chronique. Mais c'est souvent lors des épidémies, des famines et des guerres intertribales que les populations de cette région allaient vendre leurs esclaves à Bafilo<sup>8</sup>, à Kabou ou à Djougou<sup>9</sup>. Cette pratique prendra progressivement de l'ampleur au fur et à mesure que les guerres s'intensifiaient dans cette région. Pour des raisons de survie économique et spatiale, les captifs de ces guerres étaient vendus comme esclaves à toute fin utile, créant ainsi les premiers créneaux qui ont mis les Lama, Nawdeba et Biyobè en contact avec les autres peuples. Considéré comme normal pour son caractère salvateur dans l'économie traditionnelle, l'esclavage y prendra d'autres couleurs avec la traite négrière Atlantique à partir du XVII<sup>e</sup> siècle dans la région.

Il est pratiquement impossible de retrouver avec exactitude toutes les traces matérielles et immatérielles des peuples lama, nawda et biyobè dans cette aventure. Il en demeure vrai que ce phénomène a contribué non seulement à forger dans la mémoire collective des Togolais une image réelle du monde extérieur, mais aussi à construire le mental des acteurs et des victimes

---

<sup>1</sup> Le pays lama, à cheval sur la partie septentrionale des Républiques actuelles du Togo et du Bénin, est un ensemble socioculturel et économique assez compact comprenant les Kabiye, Lamba, Logba et Tem (de souche lama).

<sup>2</sup> Les Nawdeba (sin. Nawda) connus sous l'appellation Losso sont avec les Biyobè (ou Sola) les voisins immédiats des Lama au nord-est du Togo.

<sup>3</sup> Il s'agit globalement de la côte occidentale de l'Afrique, tristement dénommée « la Côte des esclaves ».

<sup>4</sup> Aného ou Petit-Popo dans les documents européens, le port négrier des rois de Glidji au Sud-Togo.

<sup>5</sup> Ancienne appellation d'Agbodrafo au Sud-Togo.

<sup>6</sup> Togo (qui deviendra Togoville sous l'administration française du Togo) est la localité qui donna son nom à l'espace aujourd'hui togolais suite à la signature du traité de protectorat entre Plakou (le porte canne du prêtre-roi Mlapa de Togo) avec l'explorateur allemand Gustav Nachtigal, le 5 juillet 1884.

<sup>7</sup> Les Kotokoli ou Tem sont une population vivant principalement au centre du Togo.

<sup>8</sup> Ou Bédiè est l'appellation kabiye de Bafilo en pays tem et signifiant « lieu de vente des esclaves ».

<sup>9</sup> Important centre commercial à l'époque précoloniale aujourd'hui en territoire du Bénin actuel.

de cette pratique au Togo. Comme une suite logique, la déportation et l'émigration dont ces peuples ont été victimes à l'époque coloniale, vont les conduire dans la direction des anciennes routes des esclaves, accentuant des interrogations déjà nombreuses à ce sujet. A considérer le but de ce trafic et les directions prises depuis la région septentrionale, une interrogation s'impose : tous les esclaves lama, nawdeba et biyobè trafiqués ont-ils réellement atteint la côte des esclaves pour le départ final vers l'Amérique ? Que sont devenus ceux qui n'ont pas pris le bateau négrier ? Telles sont en substance les questions auxquelles la présente étude tente de répondre, afin de retracer les péripéties que les captifs de cette région traversaient avant d'arriver à la côte. La méthodologie adoptée pour cette étude consacrée aux esclaves de la région est basée sur la recherche documentaire et centré en général soit sur l'esclavage soit sur la traite négrière atlantique de l'espace aujourd'hui togolais. Une enquête de terrain, menée auprès des personnes ressources dans plusieurs groupements lama, nawdeba et biyobè, nous a permis d'avoir des informations sur les victimes et les acteurs de ce commerce inhumain. Les données collectées nous ont permis de structurer notre plan de travail en trois parties. Dans la première partie, nous ferons ressortir les origines et pratiques de l'esclavage chez les Lama, Nawdeba et Biyobè et dans la seconde, nous nous focalisons sur le rôle joué par les intermédiaires locaux dans le cadre de la traite atlantique et les itinéraires suivis. Nous nous intéressons enfin, à la problématique de la destination finale des esclaves de cette région.

## **1. L'esclavage aux pays lama, nawda et biyobè**

Condition ou état d'une personne entièrement dominée, en dépendance ou en soumission l'esclavage a occupé une grande place dans l'organisation économique et politique des sociétés africaines. En pays lama, nawda et biyobè, l'esclavage a toujours existé sous plusieurs formes.

### ***1.1. Les origines de l'esclavage en pays lama, nawda et biyobè***

Chez les Lama, Nawdeba et Biyobè, l'esclavage, dans sa forme locale, était une institution établie de longue date et permettait d'augmenter la richesse des groupements. Il s'agissait donc d'une pratique courante, antérieure à la traite négrière atlantique dans laquelle les chasseurs d'esclaves bariba et djerma, connus sous l'appellation « Sémassi », ont joué un rôle déterminant.

Le statut et la fonction de l'esclave ont varié selon les époques et les lieux. Selon les traditions locales des pays lama, nawda et biyobè, à l'origine, les populations de la région, dans leurs luttes fratricides pour, notamment, l'occupation de l'espace, ne faisaient pas de captifs de guerre. Les prisonniers de guerre étaient généralement immolés dans les lieux sacrés ou boutés hors de la région concernée. Mais avec l'évolution des mentalités, comme dans toute l'histoire de l'humanité, on s'est aperçu plus tard qu'on pouvait les

garder, mais au prix de leur liberté : c'est ainsi que naquit l'esclavage. Désormais, les prisonniers de guerre devenaient des *yoma*<sup>10</sup> (sin. yom), c'est-à-dire esclaves du chef de groupement ou de lignage qui pouvaient les utiliser à son gré dans les travaux champêtres (A. Tanai, 2012, p. 271). Ensuite, l'esclavage, c'est-à-dire le fait de tomber en l'état d'esclave, a toujours été une malchance ou un accident. En effet, comment devient-on esclave aux pays lama, nawda et biyobè ?

## **1.2. Les différents types d'esclaves**

Il s'agit des esclaves de tout genre mais ceux qui dominaient dans les transactions de l'époque sont issus de trois types : l'esclave de famille, les captifs des guerres intertribales, et enfin ceux issus des razzias et raptés.

### *1.2.1. L'esclave de famille*

Né dans des circonstances de rapports de forces entre les hommes ployant sous le poids de la tradition, l'esclavage est entré dans les habitudes des Lama, Nawdeba et Biyobè au point qu'il n'était plus considéré comme un crime ; c'était une affaire interne à la famille. En effet, plusieurs raisons expliquent ce type d'esclavage. Un parent qui était menacé de famine pouvait vendre un de ses enfants, c'est-à-dire un échange contre nourriture. En effet, les massifs lama frappent celui qui vient de l'extérieur par la forte densité du peuplement et de l'occupation de l'espace. La sorcellerie et le vol étaient aussi une cause de l'esclavage. En raison de ce peuplement dense et parfois des aléas climatiques provoquant de mauvaises récoltes, des famines pouvaient apparaître. Alors, il arrivait que dans certaines familles on décide de vendre un des membres pour pouvoir nourrir les autres. Seul l'oncle maternel avait ce droit. En effet, la tradition conférait le « pouvoir » à l'oncle utérin de vendre ses neveux ou ses nièces pour des corbeilles de cauris<sup>11</sup> ou des vivres. Mais il s'agissait alors d'un troc, où l'enfant était échangé contre des vivres pour nourrir ses frères et ses sœurs. La monnaie de coquillage, les cauris<sup>12</sup> *boyassi*, n'a dû entrer en usage que tardivement et servait essentiellement à se procurer à l'extérieur, des vivres en périodes de disette. L. Frobenius (2002, p. 231) témoigne :

Le droit de l'oncle entrait particulièrement en vigueur à la suite d'une mauvaise récolte entraînant une disette, ... En aucun cas, le père du garçon destiné à la vente ne pouvait se mêler de cette affaire, ... L'oncle possédait suffisamment de tact pour faire capturer sur le chemin le garçon qui devait être conduit au marché, ... Pour

---

<sup>10</sup> Kézié Agba, 78 ans, chef de lignage, entretien du 17/10/2018 à Lama-Dessi.

<sup>11</sup> Tchakpélé Dadja, 78 ans, notable à Kétao, entretien du 19 août 2018 à Lama-Saoudé.

<sup>12</sup> Simala Aladjou, 70 ans, chef de lignage ; Koli Kavala, 70 ans, forgeron à Bafilo, entretiens des 27 et 28 novembre 2019 à Sola et à Bafilo. D'après ces informateurs, leur apparition serait liée à l'achat des esclaves par les marchands venus du pays tem.

remédier à la pénurie alimentaire, on a mis le garçon en vente, de sang-froid.

A cela, on peut ajouter les propos de Borozé :

L'esclavage au pays lama était lié à la famine qui frappait certaines familles sans doute à cause du manque des terres cultivables d'une part ou de leur pauvreté d'autre part. Il avait également pour cause la mésentente au sein des familles. Un fils, non aimé des autres, pouvait être vendu pour rapporter des vivres à la famille. La situation devenait de plus en plus tendue lorsque ces fils sont de mères différentes. Les échanges se faisaient avec des vivres (K. Amah, 2001, p. 29).

Des adultes ayant encouru le blâme public (empoisonneurs, mangeurs d'âmes, voleurs, etc.) étaient saisis. On confiait l'esclave, dans ce cas, à un marchand local qualifié qui le vendait sur un marché voisin à un intermédiaire, lequel le convoyait vers une localité plus importante et plus éloignée et ainsi de suite jusqu'à une destination la plus lointaine possible afin d'éviter le retour des fugitifs. Mais, c'est souvent les oncles maternels (utérins), les plus dépensiers et peu scrupuleux qui s'illustraient dans cette bêtise humaine au point que l'être humain était devenu un objet d'échange dans les différents marchés locaux comme ceux de Kpangoula (Kéto), Tchitchao et Hododa (entre Pya et Tcharè).

Les esclaves achetés par les hommes riches, les chefs de lignages et autres notables étaient d'abord astreints aux tâches domestiques courantes telles que pilage de sorgho, corvées du bois de chauffage, travaux de construction, etc. D'autres tâches importantes étaient le portage et les travaux champêtres. Dans ce dernier cas, les esclaves devaient s'occuper de l'entretien des champs et fournir leurs prestations pour les récoltes. Ils étaient aussi chargés de transporter les marchandises de leurs maîtres sur les marchés locaux ou régionaux. Il arrivait parfois que les esclaves aient suffisamment la confiance de leurs maîtres pour que ceux-ci les envoient régulièrement tout seuls faire les ventes sur les marchés et en rapporter l'argent (L. Adotevi, 2001, p. 126).

### ***1.2.2. Les captifs de guerre***

Les guerres en question sont des guerres intertribales entre les sous-groupes de la région à cause des terres cultivables et de l'occupation des espaces, les *tèton*<sup>13</sup>. Une atmosphère tendue était permanente dans la région. Ainsi, sauf en temps de paix, personne ne peut fréquenter les marchés situés hors de son *tèton*. Cela signifie que la méfiance entre les différents groupements ou sous-

---

<sup>13</sup> Le *tèton*, que l'on peut traduire globalement dans le monde lama par « terre » ou « terroir », représente l'espace à la fois géographique et social propre à un groupe humain organisé.

groupements était telle qu'elle constituait une insécurité permanente de la région. Dans ces sociétés à organisation lignagère, on se battait pour la terre, le gibier de chasse ou à cause des femmes. Les Lama pouvaient aussi se battre entre eux, contre leurs voisins nawdeba et biyobè ou d'autres tribus entraînant ainsi un climat d'insécurité presque permanent. Ce passage de F. Hupfeld (1900, p. 187) illustre bien cette situation : « Les gens du Kaburè (Kabiyè) étaient presque tout le temps en lutte avec les gens de Bafilo, Dako (pays tem) et Kabou (pays bassar), d'où razzias et guérillas. En outre, le pays kaburè étaient de longues dates une source principale du commerce des esclaves à l'intérieur du Togo » La bataille dans ces circonstances se termine par des tueries ou la capture des prisonniers de guerre qui deviennent des esclaves du camp du vainqueur qui les utilisaient dans des travaux champêtres.

En outre, les esclaves ne sont plus seulement des butins de guerre de conquête, mais aussi et davantage le fruit de rapt et de razzias.

### ***1.2.3. Les razzias et rapt***

Les querelles et disputes autour de l'occupation des terres disponibles, le rapt des femmes et des jeunes filles, etc. devinrent des occasions pour asservir les plus faibles, généralisant un climat d'insécurité presque permanent. Généralement, les sociétés organisées disposaient de plus d'emprise sur celles qui ne l'étaient pas. Dans le cas précis de notre étude, les populations lama, nawdeba et biyobè constituaient des sociétés dites « acéphales » et soumises en permanence aux incursions des tribus plus organisées politiquement. Selon C. Kakou (2007, p. 36-37) :

L'environnement ethnosociologique qui entourait le pays lama et leurs voisins nawdeba et biyobè à l'époque était hétéroclite et en leur défaveur, car dans l'ensemble ces populations étaient entourées des sociétés plus organisées en Etat à savoir les Temba (ou Kotokoli) au sud, les Bassar au sud-ouest et les Gbazantché de Séméré au sud-est.

Dans cette région véritable réservoir d'esclaves, les razzieurs kotokoli, bassar ou gbazantché de Séméré, circulaient et enlevaient de force des esclaves qu'ils vendaient aussi bien chez eux qu'à Djougou sur le territoire de l'actuel Bénin. Animés par le désir d'acquérir des captifs en vue de les utiliser dans les travaux champêtres ou de les vendre sur les marchés locaux, les groupes de razzieurs d'esclaves devenaient de plus en plus nombreux et constituaient la plus grave menace contre la sécurité des Lama, Nawdeba et Biyobè. Généralement mercenaires au services des royaumes d'alentour, ils tendaient des embuscades aux lisières des champs et le long des « routes commerciales » (pistes caravanières ?). En effet, tel jeune homme se fait capturer tout simplement parce qu'il n'a pas eu la présence d'esprit de se faire accompagner en allant au champ ou rendre visite à un ami dans le hameau voisin ; tel autre,

pendant qu'il allait travailler au champ ou couper du bois à quelques centaines de mètres de son village. C'est dire que dans l'atmosphère d'insécurité généralisée qui était celle de l'époque, devenir esclave du jour au lendemain, cela pouvait arriver à n'importe qui et à n'importe quel moment ; il suffisait d'un peu de malchance (L. Adotévi, 2001, p.119).

Cependant, malgré leur condition servile, les esclaves les plus dévoués étaient considérés par leurs maîtres comme leurs propres fils. D'après le capitaine Sicre (1918, p. 13) :

Ces esclaves pouvaient se marier, fonder une famille, travailler pour leur compte et pour celui du maître ; mais les fruits de leur prospérité, femmes, enfants, récoltes et bestiaux étaient la propriété du maître. La tutelle de celui-ci à l'égard de ses esclaves, était la même qu'à l'égard de ses descendants ; l'esclave n'est jamais insulté ; il n'était l'objet de correction que lorsqu'il se conduisait mal ; il prenait part aux réjouissances de la famille comme il avait sa part dans ses peines et ses douleurs.

Cependant, considéré comme normal par son caractère salvateur dans l'économie traditionnelle, l'esclavage y prend d'autres couleurs avec la traite négrière atlantique à partir notamment des XVIII<sup>e</sup> et début XIX<sup>e</sup> siècles avec l'arrivée notamment des cavaliers armés Sémassi. Les esclaves ne sont plus seulement des butins de guerre de conquête, mais aussi et davantage le fruit de razzias systématiques organisées par les Sémassi au profit des chefs kotokoli ou des trafiquants venus de la côte.

## **2. De l'esclavage local à la traite négrière atlantique : rôle des intermédiaires locaux**

L'histoire précoloniale des sociétés africaines a été marquée par de nombreux faits, dont l'un des plus importants demeure incontestablement la traite négrière atlantique. Avant la conquête coloniale, la région septentrionale dans l'arrière-pays du Togo a connu d'intenses activités commerciales notamment le trafic des esclaves. Qui furent les grands acteurs du trafic négrier atlantique ?

### ***2.1. Les acteurs locaux du trafic négrier***

Avec l'avènement de la traite négrière atlantique à partir du XVII<sup>e</sup> siècle notamment, les trafiquants des pays européens vinrent sur les côtes de l'espace aujourd'hui togolais pour acheter les esclaves. Au début, ils trafiquaient eux-mêmes les villages. Bientôt, ils trouvèrent plus profitables d'acheter les captifs aux chefs locaux et trafiquants spécialisés dans la vente des esclaves qui les faisaient venir des marchés d'esclaves de l'intérieur. La demande en bois d'ébène, qui enrichissait les rois et les trafiquants, croissant de décennie en décennie, on vit se mettre en place un système bien organisé : des responsables

(les souverains et les négociants) disposaient d'une force armée (guerriers, bandes de pillards « ici, les Sémassi ») et de rabatteurs, qui fournissaient aux négriers venus de la côte un produit sans défense (les captifs) qu'ils acquéraient indûment.

En effet, les traditions lama, nawdeba et biyobè conféraient le « pouvoir » à l'oncle maternel de vendre ses neveux ou ses nièces pour de la nourriture, du bétail et plus tard des corbeilles de cauris. Il donnait quelquefois au père une petite part de ce qu'il a reçu<sup>14</sup>. Outre celui-ci, certains hommes s'étaient illustrés dans la vente des esclaves au point d'acquiescer de l'importance et de s'imposer comme « *des hommes forts* » à l'arrivée du colonisateur européen. Dans le groupement de Lama-Saoudè, par exemple, les esclaves des villages tels que Kolidè, Feying, Kpédah étaient centralisés à Lama-Kolidè chez le nommé Agodè Samiyè qui les acheminait au marché de Bafilo ou de Kabou en vue de les vendre aux négociants venus de la partie méridionale ou de la côte. D'après C. Kakou (1987, p. 108), « c'est lui (Agodè Samiyè) qui était chargé d'accueillir et de vendre les esclaves que les gens amenaient ». À Kpagouda, les esclaves étaient rassemblés chez Takoudè qui les acheminait au marché de Kétao. Dans le groupement de Tchitchao, un certain Télou se chargeait de la vente des esclaves que les différents villages livraient. Selon R. Verdier (1982, p. 104) :

Certains Kabiye se firent les intermédiaires entre les vendeurs et les acheteurs kotokoli ; c'est ainsi que Ako, arrière-grand-père du chef de canton de Kara, Alafia, organisa la vente des esclaves, à Bafilo; son fils Samiyè, puis son petit-fils Toki, grand-père du chef actuel pratiquèrent ce commerce jusqu'à l'arrivée des Allemands. Toki passe pour un bienfaiteur dans la mesure où on lui attribue le mérite d'un négociateur qui aurait, par de bonnes tractations, évité trop de ventes à vil prix. Les Allemands devaient en faire le premier chef supérieur des Kabiye et l'obliger à descendre de la montagne pour venir s'installer sur la rive gauche de la Kara, en pleine brousse, au milieu des moustiques et des bêtes féroces.

En pays lama, nawda et biyobè le commerce des esclaves prospéra jusqu'à la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en raison de la forte demande en esclaves. Les razzias et la chasse aux esclaves lama se multiplièrent, avec l'appui des souverains locaux, comme le chef logba de Badjoudè, devenu l'allié des rois de Djougou. Y. Person (1956, p. 37) note à cet effet :

Le *kondésékou*, chef logba de Badjoudè, fort des appuis des rois de Djougou sut organiser en grand la chasse de l'esclave dont il submergea le marché de Djougou. Vers 1877, la présence de mercenaires zerma venus de Djougou, permit au kondésékou de

---

<sup>14</sup> Informateurs : Djiwa Saraga, 80 ans, cultivateur ; Gani Alaza, 68 ans, chef de lignage, entretiens des 19 et 28 novembre 2018 à Niamtougou et à Sola.

multiplier les raids contre les Lama de Pagouda, Bufalé et autres groupements de l'ouest et du nord-ouest.

Dans ces principaux marchés, les esclaves étaient surtout vendus aux étrangers appelés *ndjondina*<sup>15</sup> ou *agoma* (A. Tanaï, 2012, p. 278).

Même si les intermédiaires locaux ont pris part au commerce négrier, il n'est pas exagéré de dire que les cavaliers armés appelés Sémassi furent au cœur de ce phénomène. La traite négrière atlantique reçoit ainsi un coup d'accélérateur avec l'arrivée des cavaliers bariba-djerma (les Sémassi) dans la région occupée par les Lama, Nawdeba et Biyobè et où ils maintinrent une insécurité permanente par l'organisation de véritables razzias esclavagistes, provoquant ainsi des mouvements migratoires incontrôlés. En effet, les populations lama, nawdeba et biyobè, sociétés segmentaires, furent soumis en permanence aux incursions des groupes mieux organisés politiquement.

Véritable réservoir d'esclaves, cette région subissait régulièrement des attaques de ces cavaliers armés venus du Djerma et du Bariba appelés des « Sémassi ». Ceux-ci razziaient et enlevaient des esclaves qu'ils vendaient aussi bien chez eux que sur des marchés lointains. Armés de lances, ils faisaient de nombreuses victimes dans les rangs des imprudents qui s'avançaient trop loin des habitations ; parmi ceux-ci les Lama acheteurs de loupes de fer à Kabou en pays bassar ou les Nawdeba et Biyobè échangeurs de produits agricoles<sup>16</sup>.

En effet, le terme Sémassi a été tiré de l'expression haoussa «*Wansagari Sémassi*», signifiant paresseux, pillier, razzieur (N. L. Gayibor, 2011, p. 336). Ainsi, « Sémassi » dans l'imaginaire collectif des peuples de la région est synonyme de force, pillard, destruction et évoque l'effroi causé par ces bandes de mercenaires qui louaient leurs services aux plus offrants. Les traditions lama que rapporte C. Kakou (1980, p. 328), soutiennent que « le nom Sémassi attribué aux mercenaires et cavaliers armés d'origine djerma, dérive de l'expression *sèma* qui renvoie à la couleur rouge dominante dans l'accoutrement de ces cavaliers et de *sé* qui veut dire « sauve-toi ». Les cavaliers djerma et bariba portaient souvent une tunique rouge et coiffés de chéchias rouges. Les guerriers djerma (appelés ailleurs Zarma, Zabarima ou encore Zaberma, suivant les régions) qui constituaient des débris de l'armée songhaï (suite à l'effondrement de l'empire du Songhaï) ont, pour des raisons essentiellement commerciales, décidé de migrer vers le sud-ouest, en direction de la bande guinéenne de l'Afrique occidentale. Dans leurs pérégrinations, ils arrivèrent d'abord chez les Bariba du royaume de Nikki et de Kouandé, ensuite, dans le royaume de Djougou (actuel Bénin) probablement vers la fin du XVII<sup>e</sup> et le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècles. Ainsi, appuyés par des combattants

---

<sup>15</sup>*Ndjondina* : terme d'origine lama pour désigner des étrangers en général et des trafiquants kotokoli musulmans en particulier.

<sup>16</sup> Hèzou Piré, 85 ans, notable, entretien du 18 octobre 2019 à Lama-Saoudé.

bariba et peuls (qu'ils avaient enrôlés), ils se lancèrent à l'assaut des populations lama, nawda et biyobè (ou sola). « Les Logba qui atteignirent par exemple au XVII<sup>e</sup> siècle les abords immédiats de Djougou, furent progressivement refoulés vers l'ouest à partir de 1700 sous la pression des chasseurs d'esclaves bariba » (Y. Person, 1956, p. 38). R. Cornevin (1988, p. 128) situe les premiers contacts entre les Sémassi et les populations sus mentionnées dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur écrit : « Il est vraisemblable que c'est dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que les cavaliers bariba et djerma parvinrent dans la région de Cambolé (à l'est de Tchaoudjo), d'où leurs patrouilles de cavaliers s'avancent jusque dans la plaine de Mono ».

D'autres poursuivirent leur chemin plus au sud-ouest pour atteindre Séméré (chez les Gbazantché) puis Adjéidè (ou Kri-Kri), Kpaza et plus tard Kparatao, dans les régions de peuplement tem au sud entre les XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. En pays tem, les Sémassi se sont par la suite mis au service de la chefferie suprême du Tchaoudjo sous le règne de Djobo Boukari de Kparatao vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce dernier, surnommé « Sémoh » (sin. de Sémassi), mena d'intenses activités guerrières et esclavagistes avec la constitution d'une importante cavalerie armée dans les années qui précédèrent l'arrivée des Allemands (K. Kadanga, 2004, p. 156). Grâce à cette cavalerie armée, il soumit les mécontents et conserva le pouvoir à Kparatao.

Fort de l'appui des Sémassi, le chef suprême de Tchaoudjo, Djobo Boukari, intensifiait les razzias esclavagistes, tout d'abord vis-à-vis des autres populations tem ou kotokoli, ensuite contre les Lama avec leurs voisins nawdeba et biyobè en vue de se procurer des captifs et du bétail. Les Lama et leurs voisins se trouvent ainsi entourés de peuples aguerris, mieux équipés et commandés par de puissantes chefferies, et qui tous se livrent à la traite des esclaves (il s'agit des Kotokoli ou Tem et des Anoufom<sup>17</sup> plus au nord). Les paysans lama, nawdeba et biyobè moins bien organisés pour le combat sont réduits à la défensive. Ces guerriers armés de lances, aux montures parées de peaux de bêtes, mettaient pied à terre pour tenter de capturer les gens réfugiés sur les hauteurs. Les Lama, Nawdeba et Biyobè contre les cavaliers étrangers venus sans armes à feu ne manquaient pas de moyens de défense. « Ils ne se séparaient jamais de leur arc ni de leur poignard et s'éloignaient le moins possible de la zone de résidence de façon à se rassembler promptement en cas d'alerte en une multitude de combattants<sup>18</sup> » (B. Lucien-Brun, 1987, p. 15). Compte tenu des faiblesses techniques et organisationnelles, les Lama et leurs voisins (Nawdeba et Biyobè), pour faire face aux cavaliers Sémassi, ont utilisé parfois la nature dans leur système de défense (A. Tanai, 2013, 396). Très

---

<sup>17</sup> Des bandes de guerriers anoufom (ou tchokoss) venus de la région de Mango (au nord du pays lama) faisaient parfois des expéditions esclavagistes dans la zone occupée par les Lama et leurs voisins (Nawdeba et Biyobè).

<sup>18</sup> Des cris puis le cor de guerre signalait l'apparition des ennemis ; la culture se limitait essentiellement aux terres proches des habitations ; aussitôt donc, les hommes accouraient et se jetaient dans la mêlée.

souvent, à l'approche des guerriers Sémassi, les Lama et les Nawdeba se réfugiaient dans les montagnes et collines environnantes. R. Verdier (1982, p. 114) écrit à cet effet :

Pour se prémunir contre une éventuelle embuscade, le cultivateur prenait son arc et son carquois quand il partait au champ ; il ne faut toutefois pas s'imaginer que les Lama vivaient continuellement sur le pied de guerre. Les remparts naturels de ses montagnes les mettaient pour une large part à l'abri de l'ennemi extérieur, les Naoudeba de Niamtougou et de Siou, ses proches voisins, et des raids de bandes armées, en particulier des Bariba (Baatonou) du Dahomey en quête de butin (captifs, récoltes, troupeaux).

D'autres, comme les Biyobè (Sola) et les Logba, ont dû mettre en place de véritables systèmes de défense très ingénieux. En effet, l'insécurité et la terreur causées par les Sémassi avaient obligé ces populations à entourer leur habitat de murailles en pierres<sup>19</sup>. Les Logba durent ériger un rempart en terre battue appelé *kolongà* à un endroit stratégique de leur plaine afin de se protéger contre les attaques des cavaliers sémassi (A. Tanäi, 2013, p. 397). Les Biyobè<sup>20</sup> quant à eux abrités derrière leurs fortifications, munis d'arcs et de carquois tiraient sur les Sémassi (S. Akawé (1999, p. 69). C'était un véritable rempart contre les cavaliers Sémassi. C'est pourquoi tous les hommes valides de Sola se regroupèrent dans ce rempart fortifiée qui avaient une fonction défensive, et se livrèrent à un combat acharné contre les chasseurs d'esclaves.

En somme, les captifs lama, nawdeba et biyobè issus des guerres et razzias étaient essentiellement vendus comme esclaves sur les principaux marchés puis acheminés vers la côte suivant trois voies principales.

## **2.2 Les routes des esclaves en pays lama, nawda et biyobè**

La principale destination est la côte atlantique à laquelle étaient reliées plusieurs ramifications de réseaux de marchés, de marchands et de négociants d'esclaves. Les esclaves lama, nawdeba et biyobè, vendus aux marchés de Séméré, Djougou, Bafilo, Kabou et Agbandi, étaient acheminés vers la côte suivant trois routes principales : la route du sud, celles de l'ouest et de l'est ; les deux premières routes atteignaient la côte de l'espace aujourd'hui togolais.

### *1.1.1. Axe nord-sud : Bafilo-Yomaboua-Agbandi-Côte*

L'un des axes les plus réputés de convoiement des esclaves lama, nawdeba et biyobè, est celui qui partait de Bafilo à travers Yomaboua<sup>21</sup>, Agbandi, le fleuve Mono pour atteindre la côte (K. Kadanga, 2004, p. 147).

---

<sup>19</sup> Un véritable lieu de mémoire lié à la traite négrière atlantique dans la région encore visible de nos jours.

<sup>20</sup> Les razzias esclavagistes Sémassi ont créé un traumatisme chez les Biyobè ou Sola à tel enseigne que rêver d'un cheval en plein sommeil était interpréter comme l'imminence d'une attaque des Sémassi.

<sup>21</sup> Rivière des esclaves (*Yoma* = esclaves, sin. *Yom* et *boua* = rivière). Cette rivière est située dans la région centrale de l'espace aujourd'hui togolais, au sud de Tchébébé (préfecture de Sotouboua).

D'après R. Verdier (1982, p. 187), « Bafilo est un lieu important où l'on vient notamment vendre les enfants lama en cas de famine ».

Les captifs des pays lama, nawda et biyobè devenus de plus en plus nombreux et essentiellement vendus au marché de Bafilo étaient acheminés jusqu'à la rivière dite Yomaboua où les esclaves étaient lavés avant qu'ils ne soient présentés propres au marché d'Agbandi, lieu célèbre d'échanges commerciaux. De là, les négociants venus de la côte avec des approvisionnementnements de sel, d'armes à feu ou de cauris, prennent la relève et les esclaves atteignent la région d'Atakpamé d'où ils devaient être transférés par le fleuve Mono jusqu'à la côte : c'est l'axe nord-sud. L'itinéraire ainsi emprunté est entrecoupé par des cérémonies rituelles comportant deux étapes importantes, Aou<sup>22</sup> et Yomaboua qui sont des cours d'eau. Aou est la première étape. Elle est située à une vingtaine de kilomètres au sud de Didaouré (Sokodé). Les esclaves y subissent le rasage de la tête. L'un d'entre eux est ensuite sacrifié et le convoi poursuit son chemin. Ce rituel est un symbole d'adieu aux esclaves comme pour signifier que leur retour est impossible sous peine de mise à mort (K. Kadanga, 2004, p. 157). La deuxième étape est Yomaboua<sup>23</sup> (au sud de la rivière Aou). C'est l'endroit où se tenait le principal marché d'esclaves. C'est à Yomaboua que les esclaves changeaient de patrons. Lavés et marqués d'un sceau de leurs nouveaux maîtres venus de la côte, ils étaient ensuite conduits vers d'autres destinations, notamment la côte (K. Kadanga, 2004, p. 158).

Tout au long de ce trajet, les esclaves pouvaient être vendus aux riverains fortunés avant d'atteindre la côte. C'est ainsi que, lorsque les premiers lama, nawdeba et biyobè de la période coloniale arrivèrent dans le sud du Togo (dans le cadre des déplacements de populations), ils retrouvèrent avec surprise d'anciens esclaves issus de leur région au service des Ifè d'Atakamé ou des Ewé<sup>24</sup> et d'autres déjà affranchis (C. Kakou, 2007, p. 158).

### **2.2.1. La voie de l'ouest : Kabou-Salaga-Côte de l'Or**

La région de Bassar, à travers Kabou et Bandjéli, constituait à l'époque précoloniale un grand centre où les Lama, Nawdeba et Biyobè allaient s'approvisionner en produits agricoles et en barres de fer. Si la localité de Bandjéli était spécialisée dans la vente de fer, celle de Kabou proposait tous les produits commerciaux. Ainsi, les Lama, Nawdeba et Biyobè s'y rendaient

---

<sup>22</sup>Aou signifie « lamentations ou cris des esclaves » en route vers le sud ; d'où Aouda (litt. dans les lamentations). Avant la traite négrière, cette rivière était connue sous le nom de Kolonaboua, une déformation de Kolongaboua (*kolonga* = mur ou barrière et *boua* = rivière) qui signifie la « rivière-frontière semble marquer la frontière entre le pays tem et celui des Anyanga.

<sup>23</sup> Aujourd'hui, il n'y a pas de descendants d'esclaves en ces endroits puisque une fois traversés les deux rivières, leur retour était impossible. Sous la période allemande puis française, deux villages de colonisation composés des ressortissants du pays lama (Kabiè et Lamba, notamment) furent respectivement créés. Ils prirent les noms attachés aux fonctions naguère dévolues à ces deux rivières, Aouda (ou Kolonaboua) et Yomaboua (K. Kadanga, 2004, p. 159).

<sup>24</sup> Ethnie majoritaire du Sud-Togo.

non seulement pour acheter les barres de fer, mais aussi pour vendre les esclaves (surtout ceux issus des familles), comme le confirment ces propos de R. Cornevin (1988, p. 478) : « Jusqu'à l'arrivée des Européens, le marché d'esclaves de Kabou attire depuis de longues années les Lama et leurs voisins Nawdeba. Souvent, ce sont les parents qui ne pouvant pas nourrir leurs enfants vont les vendre ». De là (Kabou), les esclaves sont acheminés sur Salaga (actuel Ghana), le plus grand centre commercial de la région, où ils étaient cédés aux Ashanti (H. Zöllner, 1990, p. 183). Ceux-ci les acheminaient à travers Koumassi pour atteindre la vallée de la Volta jusqu'à la Côte de l'Or (Ghana). Parfois, de Kabou les acheteurs d'esclaves pouvaient revenir vers Bafilo pour rejoindre la voie du sud. C'est dans ces conditions que les esclaves lama et leurs voisins nawdeba, biyobè se sont retrouvés à Bassar et sur la Côte de l'or où ils travaillaient dans les champs ou utilisés comme porteurs de marchandises diverses<sup>25</sup>.

### ***2.2.2. La voie de l'est : Kétao-Djougou-Ouidah***

Cet itinéraire était emprunté depuis longtemps par les populations lama, nawdeba et biyobè. Les captifs de ces régions achetés au marché de Kétao étaient conduits à Djougou puis Savalou et Abomey avant d'atteindre la côte à partir de Ouidah (actuel Bénin).

En effet, les rapports séculaires entre Djougou et les Lama n'ont jamais été amicaux à cause de l'esclavage. Ainsi, d'après R. Cornevin (1988, p. 61) :

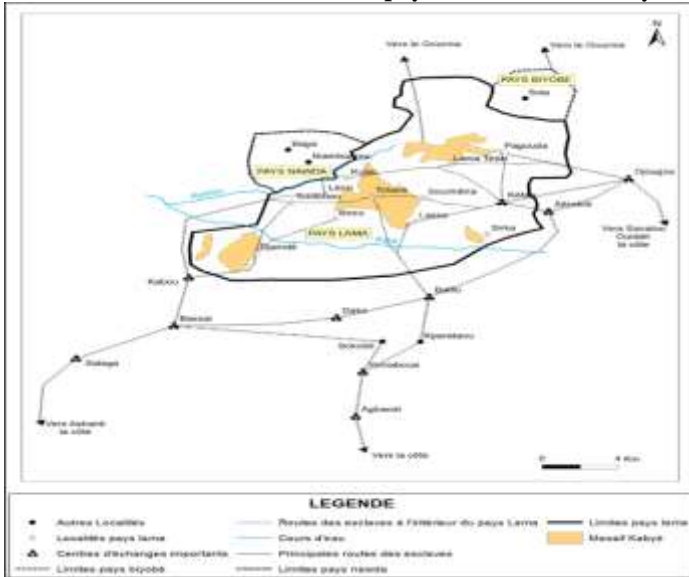
Au temps de la traite négrière, Gbangba Nyora (1800-1815), quatrième roi de Djougou, pour mieux avoir accès aux esclaves du pays lama va refouler les Logba au-delà de Binao, pour les remplacer par des colons militaires baséda et bariba. Ces derniers installés désormais tout près du pays lama, vont jouer un rôle très important dans les razzias et l'approvisionnement en esclaves du marché de Djougou.

Ils établirent des intelligences avec le nouveau groupement logba de Badjoudè qui était l'allié de Djougou. Ainsi, la chasse à l'esclave ne s'exerçait qu'aux dépens d'étrangers surtout les Lama de Pagouda et les Biyobè de la région de Sola.

---

<sup>25</sup> Kpandja Gnonfam, 79 ans, chef de lignage à Kabou, entretien du 08/09/2019 à Bassar.

## Carte : Les routes des esclaves en pays lama, nawda et biyobè



Source : A. Tanai (à partir des résultats de nos enquêtes en 2018).

Mais, la question fondamentale que l'on se pose à l'embarquement des esclaves lama, nawdeba et biyobè pour la côte est de savoir quel sort leur est réservé à leur arrivée ? Que deviennent ceux qui n'ont pas atteint la côte ?

### 3. La problématique de la destination finale des esclaves

L'exportation des esclaves vers l'Outre-Mer a été pratiquée sur la côte atlantique jusqu'à une époque récente (vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle). Mais la question fondamentale que l'on se pose à l'embarquement des esclaves lama, nawdeba et biyobè pour la côte est de savoir quel sort leur est réservé à leur arrivée à la côte ? Et que deviennent ceux qui n'ont pas atteint la côte ?

#### 3.1. Les esclavages lama, nawdeba et biyobè ont-ils atteint la côte ?

Plusieurs cas de figure peuvent se présenter ; mais on se limite à deux.

D'abord, pour ceux qui sont effectivement arrivés à la côte des esclaves, la situation se traduit par l'embarquement effectif des esclaves dans les bateaux négriers. Dans cette logique, il y a alors l'évidence de retrouver les ancêtres des Lama, Nawdeba et Biyobè en Amérique du Nord ou au Brésil. Dans le cas contraire, les esclaves sont vendus aux familles noires à la côte comme le souligne W. Bosman (1967, p. 427) à propos de Xwlagan : « Les

habitants négocient aussi les esclaves, et lorsqu'il n'y a point de vaisseaux, ils les vendent aux habitants de Petit-Popo ».

Ensuite, ceux qui n'auraient pas pu atteindre la côte sont soit des fugitifs, soit ceux qui ont été vendus en chemin et des femmes qui pouvaient être prises comme épouses par les négociants. Dans le cas des fugitifs, beaucoup se réinstallent souvent dans leur pays d'origine. En réalité, tout au long de ce trajet, les esclaves pouvaient être vendus aux différentes populations riveraines avant d'atteindre la côte. C'est ce qui explique le fait que, lorsque les premiers déportés kabiyè, lamba et leurs voisins Nawdeba de la période coloniale étaient arrivés dans le Sud-Togo, ils retrouvèrent par surprise certains anciens esclaves qui étaient au service des Ifè ou des Ewé, d'autres étaient déjà affranchis, probablement grâce à l'interdiction de l'esclavage (C. Kakou, 2007, p. 337). Mais il était déjà difficile à ceux-ci de se rappeler leurs lieux de provenance.

Pendant, à la côte où se déroule la vente proprement dite des esclaves, nul ne parle des esclaves lama, nawdeba ou biyobè. En effet, les noms des captifs vendus dans la région (golfe de Guinée) sont : les Foin (Fon), Popo, Juda (Ouidah), Arada (Allada), Foëda (Xweda), Adia (Adja), Thiamba (Tchamba), Kotokoli, Barba (Bariba), Nago, Oyo, Ado (Otta), Malais (Haoussa), Tacoua (Nupe), Bénin..., (N. L. Gayibor, 2011, p. 61). Nulle part on ne retrouve les noms des esclaves lama ou encore nawdeba et biyobè, etc. Est-ce à dire que ces « peuples esclaves » n'ont pas atteint la Côte des Esclaves ? Loin de là, certains ont effectivement atteint la côte. En réalité, parmi ceux précités, il y avait également des Lama, Nawdeba et Biyobè, mais leurs noms ne figurent pas dans la liste ci-dessus pour une raison fondamentale : dans la région septentrionale, les esclaves lama et leurs voisins immédiats ont été achetés ou capturés soit par les trafiquants kotokoli soit par ceux de Tchamba ou Bariba qui les conduisaient jusqu'à Agbandi où ils étaient vendus aux trafiquants venus de la côte. Dans ce cas, l'esclave acheté, étant considéré comme un objet, perd son identité et s'identifie par contre à son nouveau maître. Pendant tout le parcours, ce sont les noms des peuples razzieurs d'esclaves qui sont évoqués alors que les captifs ne sont pas nécessairement et uniquement originaires de ces ethnies (A. Tanai, 2013, p.). Ainsi, derrière les termes génériques kotokoli, bariba ou thiamba (tchamba), il faut reconnaître les peuples lama, nawdeba, biyobè.

À propos justement de Tchamba, L. Adotévi (2001, p. 122) souligne :

"Tchamba" est souvent désigné, trop souvent, ce qui, à la suite d'autres chercheurs, nous a conforté dans l'idée qu'il s'agit sûrement d'un terme générique. En tant que toponyme, il désignerait non pas seulement la ville, mais tout le pays tchamba ; et en tant qu'ethnonyme, non pas uniquement les vrais membres de l'ethnie, mais aussi ceux d'autres ethnies environnantes, proches ou lointaines, qui après leur capture, avait séjourné en transit dans la ville ; car tout porte à penser que Tchamba, situé aux sources du Mono et tout près

du fleuve (rive gauche) était un centre de regroupement, un marché central où cavaliers haoussa et bariba, guerriers de Tchaoudjo et reîtres tchokossi (anoufom de Mango) allaient livrer le produit de leurs expéditions esclavagistes ; en attendant l'organisation des caravanes qui, par des pistes le long du fleuve, amenaient les captifs jusqu'au littoral.

Des indications complémentaires viennent parfois confirmer les origines nordiques des sujets. Ainsi, le nez percé chez les hommes et les femmes ou les oreilles percées chez les sujets masculins étaient des Kabiye (L. Adotévi, 2001, p. 123). Ils portaient en outre trois ou quatre cicatrices parallèles sur les deux joues ; trois verticales sur la poitrine, les omoplates ou au niveau de l'abdomen pour les femmes. Les scarifications faciales (trois ou quatre cicatrices parallèles sur les joues, trois verticales et parallèles au-dessus du nombril) indiquent que l'esclave est un Logba.

Une autre question est celle de savoir comment sont « utilisés » les esclaves dans tout ce processus de la traite négrière sur l'espace aujourd'hui togolais ? La réponse à cette question reste mitigée. En analysant les quelques rares témoignages l'on peut entrevoir deux hypothèses : d'abord ceux qui ont été razzés ou achetés par les Sémassi envahisseurs et les Tchamba se seraient convertis à l'islam et donc ont perdu la filiation de leurs familles lama restées *kafir*<sup>26</sup>. Ensuite, ils se seraient intégrés dans les régions traversées par mariage ou par domestication auprès des maîtres-trafiquants de la côte. Ainsi, H. Zöller (1990, p. 169) souligne que « l'esclavage domestique africain n'a rien à voir, en fait, avec celui que les Européens ont pratiqué en Amérique ». En prenant l'exemple du royaume de Plakou<sup>27</sup> où il a séjourné, il évoque une exception dans le traitement de l'esclave, lorsqu'il affirme :

Il est difficile de concevoir une existence plus insouciant. On voit aussitôt, parmi ceux qui arrivent dans une ferme, qui est libre et qui est esclave. L'esclave s'agenouille devant son patron et le salue comme le ferait un fils docile et modeste de son père. Le maître, de son côté, le traite avec douceur et échange avec lui la même salutation qu'avec tous les autres.

Dans le même ordre d'idée, L. Adotévi (2001, p. 127) s'est penché sur le sort des esclaves dont certains étaient vendus à la côte :

Ils étaient destinés aux travaux domestiques (transport des marchandises, constructions des cases, etc.), aux travaux ruraux (chargés d'entretenir les plantations et les champs, de produire des céréales et d'exécuter certains gros travaux), aux maîtres (il s'agit des

---

<sup>26</sup> Mot arabe désignant païen (N. L. Gayibor, 2011, p. 67).

<sup>27</sup> Il s'agit probablement d'un petit royaume esclavagiste au Sud-Togo.

esclaves *vodousi* qui après leur formation spirituelle, ésotérique et morale devenaient les femmes de leurs maîtres). Lors des fêtes annuelles du *yékéké-yékéké*, le maître les invitait à Aného ; et de temps en temps, il se déplaçait lui-même à la plantation soit pour le suivi gestionnaire, soit pour aller faire la fête avec ses hommes sur place

En ce qui concerne la vie des esclaves lama, nawdeba ou biyobè à Bassar, les propos sont plus nuancés. K. Gnon (1998, p. 59) affirme que chez les Bassar, « les étrangers étaient par conséquent insérés dans les schémas fonctionnels de la société sans y être entièrement intégrés. Cette insertion était plus poussée quand les générations passaient ». Aussi, est-il reconnu que le Bassar en situation difficile pouvait épouser une femme esclave lama. Les enfants issus de ce mariage étaient libres et jouissaient de leur plein droit. Par contre, les enfants issus d'un couple d'esclaves n'avaient pas ces droits. En clair, les esclaves n'avaient pas de droit aux grandes manifestations sociales et culturelles de la communauté comme l'a si bien dit F. Gbikpi-Bénissan (1985, p. 348), « l'esclave ou le descendant d'esclave, même s'il est le plus vieux, ne peut pas faire les cérémonies religieuses ». Cependant, pays anyanga, il existe des descendants d'esclaves lama qui sont devenus par filiation, depuis des générations, Anyanga. Ils participent à la gestion du village en tant que natifs du milieu et non comme descendants d'esclaves. D'après K. Alonou (2010, p. 91), à Blitta, les descendants d'esclaves (parmi lesquels les Lama représentent presque les trois quarts de la population du quartier Bitchangni.

Cependant, quel sort était réservé aux esclaves lama, nawdeba et Biyobè à l'arrivée des colons allemands ?

### ***3.2. Les routes des esclaves sont-elles devenues des routes des migrations coloniales ?***

Pour nombre de Lama, Nawdeba et Biyobè, les déportations coloniales ou transferts<sup>28</sup> des populations constituaient une forme dérivée de l'esclavage au temps de la traite négrière. L'esclavage et la traite des esclaves ont été supprimés par les Allemands<sup>29</sup> dès le début de leur occupation de l'espace aujourd'hui togolais. Il a été prescrit qu'il n'y aurait plus désormais de captifs. Les premières lois d'interdiction dans la région ont commencé au pays tem (ou kotokoli) très réputé dans la traite des esclaves. Elle avait été une

---

<sup>28</sup> Le projet de déplacement des populations lama-nawda fut élaboré et mis en œuvre par l'administration française à partir de 1925. Une quinzaine d'années auparavant, les Allemands avaient procédé à quelques transferts. Il s'agissait de mettre à l'écart des prisonniers de droit commun saisis au nord ; les détenus furent d'abord gardés à Djabataouré (Sotouboua) puis dans des villages de redressement à Aou et Chra au milieu de zones inoccupées (B. Lucien-Brun, 1987, p. 95).

<sup>29</sup> Avant tout, les Allemands eurent à faire face à l'épineux problème de l'esclavage et de la traite qui avaient toujours cours dans la région. En réalité, deux textes furent pris pour réprimer le commerce des esclaves sur l'espace aujourd'hui togolais. Il s'agit d'une loi du 28 juillet 1895 et d'une ordonnance de 1902 (E. Assima-Kpatcha, 2004, p. 388).

véritable source de revenus pour les chefs du Tchaoudjo (A. Tanaï, 2013, p. 401). En effet, avec l'arrivée du colonisateur allemand, l'esclavage fut interdit partout dans la région ; ceux qui le pratiquaient furent punis. Dans la mesure où la majorité des esclaves de cette région provenaient des expéditions guerrières des Sémassi et dirigées notamment contre les Lama, les Nawdeba et Biyobè, il était évident pour une abolition efficace dans toute la région, de commencer par le pays tem où la traite des esclaves était un besoin à satisfaire. La décision de l'administration allemande n'a pas soulevé de difficultés majeures parmi les marchands musulmans ; pour ceux-ci, il revenait à l'esclave de prendre une initiative. Soit l'esclave décidait de rester chez son maître, par le biais des alliances matrimoniales, lorsqu'il se sentait à l'aise, soit il regagnait sa maison. À cet effet, le Capitaine Sicre (1918, p. 14) souligne :

Lorsque les Allemands ont prescrit qu'il n'y aurait plus désormais de captifs, la majorité d'entre eux se sont retirés avec leurs femmes, enfants et toutes leurs richesses dans leur famille. Un certain nombre satisfait des conditions qui leur étaient faites par leurs maîtres qu'ils considéraient comme leur protecteur, sont restés sur place, appartenant désormais à leur famille.

Cependant, les marchands tem (ou kotokoli) non musulmans, qui ont vu du jour au lendemain crouler la plus grosse partie de leur capital, ont fait de l'opposition. Par ailleurs, après la suppression de l'esclavage et de la traite négrière, les Sémassi démobilisés et mis au « chômage technique », furent enrôlés dans la force coloniale allemande où ils s'illustrèrent une fois de plus dans la conquête et la « pacification » des peuples du Nord-Togo entraînant de profonds bouleversements dans le monde lama, nawda et biyobè.

Mais très tôt une autre pratique similaire à l'esclavage fut instaurée : c'est le déplacement de ces populations en suivant dans une grande proportion les mêmes directions. Comme au temps de l'esclavage, certaines localités comme Kgbafulu, Yomaboua, Agbandi, Atakpamé, etc., vers le sud, Djougou vers l'est et Kabou vers l'ouest, ont gardé leur importance de localités de référence pour les migrants lama, nawdeba et biyobè à l'époque coloniale. C'est pourquoi on peut s'accorder avec les propos selon lesquels : « dans le haut Togo les fonctionnaires allemands avaient reçu l'ordre de " diriger sur Atakpamé" les hommes ainsi rassemblés » (C. Kakou, 2007, p. 128).

En effet, pour des raisons politiques, économiques et sociales, le colonisateur allemand (et plus tard français), en dehors du travail forcé et de l'impôt imposé, s'est livré systématiquement à la déportation des populations des puis au déplacement des populations lama, nawda et biyobè (B. Longa, 2008, p. 67). Et la destination finale est toujours le sud du Togo et précisément sur l'ancienne côte des esclaves. Quant aux émigrants volontaires, ils se dirigent vers Djougou à l'est et Gold Coast à l'ouest en passant par Kabou et Bassar. Comme à l'époque de la traite négrière le scénario n'a pas changé.

L'organisateur de ces déportations et transfert des populations est toujours le même, c'est l'Européen. Les intermédiaires sont toujours les mêmes, les anciens peuples razzieurs d'esclave, c'est-à-dire les populations des sociétés politiques plus organisées à l'instar des Kotokoli ou Tem.

L'analyse de tout ce scénario, donne l'impression que l'abolition de l'esclavage qui marque la transition entre la période précoloniale et celle coloniale n'a pas radicalement changé la vie des Lama, Nawdeba et Biyobè.

Conclusion

Il convient de retenir en guise de conclusion que l'histoire de l'esclavage en pays lama ; nawda et biyobè semble se mouler dans celle des sociétés grecques, romaines et égyptiennes de l'antiquité où cette pratique a eu lieu, sans pour autant être considérée comme un crime contre la dignité de l'espèce humaine. L'esclavage existait certes chez les Lama et leurs voisins immédiats que sont les Nawdeba et les Biyobè ; mais il était considéré comme normal par son caractère salvateur en cas de disette ou famine. Cependant, l'avènement de la traite négrière atlantique dans la région a énormément influencé cet esclavage traditionnel par le fait de la forte demande depuis la côte.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle aura été le moment du paroxysme au cours duquel la demande est restée forte en Amérique. À partir de cette période, guerres, rapt et razzias sont organisés à grande échelle en pays lama, nawda et biyobè, par les intermédiaires locaux trafiquants d'esclaves venus de l'est ou de l'ouest et plus tard les Sémassi du Tchaoudjo (XIX<sup>e</sup> siècle) ; ceci en vue de répondre au besoin de plus en plus croissant sur la côte. Le déséquilibre des forces en présence a inéluctablement joué au détriment des Lama et leurs voisins. Les raids esclavagistes des Sémassi, par rapport à l'organisation militaire bien structurée, sont la preuve que ceux-ci avaient une mainmise quasi-totale sur les Lama et leurs voisins immédiats.

Aux pays lama, nawda et biyobè, les produits de la côte surtout du sel, des cauris et des cotonnades atteignent plus facilement cette région grâce aux négociants d'esclaves qui font animer les marchés d'esclaves. Après leur achat ou capture, les esclaves parcourent des centaines de kilomètres à pied pour atteindre la côte, encadrés par les trafiquants certainement armés. Tout au long de ce trajet, les esclaves lama, nawdeba et biyobè pouvaient être achetés par les riverains fortunés pour s'en servir. Les autres esclaves, une fois arrivés à la côte, sont exposés pour la vente. Là aussi, ils sont soit achetés et embarqués effectivement par les négriers européens, soit revendus aux peuples côtiers qui les utilisent comme domestiques. L'autre aspect de ce phénomène, c'est cette aliénation des esclaves qui se traduit par la perte de leur vraie identité au profit de celle de leurs maîtres.

Les séquelles de ce phénomène marquèrent profondément les populations lama et leurs voisins. Mais avec le début de la colonisation et l'abolition de la traite dans la région, des esclaves lama, nawdeba et biyobè ont

soit regagné leur famille d'origine, soit intégré les milieux où ils avaient été vendus. Cependant, les Lama et leurs voisins (Nawdeba et Biyobè) se croyant libérés des incursions Sémassi, et qui considéraient les Allemands comme des « libérateurs » ont été vite déchantés. Ainsi, après la suppression de l'esclavage et de la traite négrière atlantique, les Sémassi démobilisés furent enrôlés dans la force coloniale allemande où ils s'illustrèrent dans la conquête et la « pacification » des peuples du Nord-Togo.

### Sources et références bibliographiques

Sources orales : Liste sélective de quelques informateurs

N°	Noms et Prénoms	Age	Statut social	Lieu de l'entretien	Date de l'entretien
01	Djiwa Saraga	80 ans	Cultivateur	Niamtougou	19/11/2018
02	Guni Alaza	68 ans	Chef de lignage	Sola	20/11/2018
03	Hezou Piré	75 ans	Notable	Lama-Saoudé	18/10/2019
04	Kezié Agba	78 ans	Chef de lignage	Lama-Dessi	17/10/2018
05	Koli Kevala	70 ans	Forgeron	Bafilo	28/11/2019
06	Kpandja Gnonfam	79 ans	Devin	Kabou	08/09/2019
07	Simala Aladjou	70 ans	Chef de lignage	Sola	27/11/2019
08	Tchakpelé Djadja	78 ans	Notable	Kétao	19/08/2019

### Références bibliographiques

**ADOTEVI Louis**, 2001 : « Contribution à l'étude de l'esclavage en pays guin (mina) à l'époque précoloniale (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », *Le tricentenaire d'Anébo et du pays guin*, Lomé, Collection Patrimoines n° 11, Vol. 1, Presses de l'U.B, p. 117-135.

**AKAWE Sakaye**, 1998, *Histoire des Biyobè du canton de Solla, des origines à la conquête coloniale*, mémoire de maîtrise d'histoire, UB / Lomé.

**ALI-NAPO Pierre**, 1997, *Histoire des travailleurs-manœuvres et soldats du Nord - Togo au temps colonial 1884-1960*, Lomé, PUB.

**ALONOU Kokou**, 2010, « Esclavage et traite négrière en pays anyanga du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle », in *Revue togolaise des sciences*, vol. 4, no 1, Lomé, INRS, p. 77-94.

**AMAH Kossi**, 2001, *Le peuplement kabiyè de Sanda des origines à 1960*, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Lomé.

- ASSIMA-KPATCHA Essoham**, 2004, *Travail et salariat au Togo français dans l'entre-deux-guerres 1914-1939*, thèse de doctorat unique en histoire, Université de Lomé.
- BOSMAN Willem**, 1967, *Voyage de Guinée, contenant une description nouvelle et très exacte de cette côte où l'on trouve et où l'on trafique l'or, les dents d'éléphants et les esclavages*, Utrecht Schouten.
- CORNEVIN Robert**, 1988, *Le Togo : des origines à nos jours*, Paris, Académie des Sciences d'Outre-mer.
- FROELICH Jean-Claude et al.**, 1963, *Les populations du Nord-Togo*, Paris, PUF.
- FROBENIUS Leo**, 2002, *Le Nord-Togo en 1908/1909*, Les Chroniques anciennes du Togo, n° 9 Lomé, Editions Haho, Presses de l'UL, Paris, Editions Karthala.
- GAYIBOR Nicoué Lodjou**, 2011, *Histoire des Togolais. Des origines aux années 1960. Tome 2, Du XVI<sup>e</sup> siècle à l'occupation coloniale l'histoire*, Paris, Lomé, Editions Karthala et Presses de l'Université de Lomé.
- GBIKPI-BENISSAN François**, 1985, *La chefferie dans la nation contemporaine. Essais de sociologie politique sur la chefferie en pays bassar, akpesso et mina*, Lomé, PUB.
- GNON Kondi**, 1998, *Bassar, des origines à la conquête coloniale*, mémoire de maîtrise d'histoire, UB/Lomé.
- KADANGA Kodjona**, 2004, « Contribution à l'étude de la route de l'esclave dans la région septentrional du Togo avant 1884 », in *Cahiers du CERLESH*, p. 139-162.
- KAKOU Noël Courier**, 2007, *Conquêtes coloniales et intégration des peuples : cas des Kabiyè au Togo (1898-1940)*, Paris, Éd. Harmattan.
- LONGA Banabia**, 2008, *L'histoire des Nawdeba : du XVIII<sup>e</sup> siècle à la conquête coloniale allemande*, Mémoire de DEA d'histoire, Université de Lomé.
- Lucien-Brun Bernard, 1987, « Migrations et colonisation des terres neuves », *Les migrations rurales des Kabiyè et des Losso (Togo)*, Paris et Lomé, ORSTOM, p. 11-217.
- PERSON Yves**, 1956 : « Brève note sur les Logba et leurs classes d'âge (Dompago, cercle de Djougou) », *Études Dahoméennes*, Tome XVII, IFAN, p. 35-49.
- SICRE (Capitaine)**, 1918, *Monographie du cercle de Sokodé*, Reproduit dans doc. CERK.
- TANAÏ Aboubakar**, 2013, *L'aire culturelle lama (Togo-Bénin) du XVII<sup>e</sup> siècle à 1898*, thèse de doctorat unique d'histoire, Université de Lomé.
- TANAÏ Aboubakar**, 2012, « Esclavage et traite négrière dans l'aire lama : rôle des Sémassi dans l'approvisionnement des marchés d'esclaves (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) », *Mosaïque*, n° 013, p. 269-282.
- VERDIER Raymond**, 1982, *Le pays kabiyè, cité des dieux, cité des hommes*, Paris, Éd. Karthala.

**ZÖLLER Hugo**, 1990, *Le Togo en 1884 selon Hugo Zöller*, Lomé, Éd. Haho et Karthala, Collection « les chroniques anciennes du Togo », n°1.